

Jr 20,7-9 ; Ps 62 ; Rm12,1-2 ; Mt 16,21-27.

Jésus nous propose aujourd'hui dans l'Évangile une sorte de paradoxe du chrétien, une sorte de jeu « à qui perd/gagne – qui gagne/perd », Il s'agit de sauver sa vie en la perdant, de perdre sa vie en la gagnant. Voilà qui peut nous sembler un peu étrange, et peut-être n'est-ce pas spontanément ce que nous souhaitons. En fait l'Évangile nous met vraiment devant ce paradoxe de la vie chrétienne. Nous cherchons tous – et la foi est un chemin de bonheur – un chemin d'espérance, un chemin qui nous ouvre l'avenir. Rappelons-nous aussi que Jésus commence sa mission par la proclamation des béatitudes. Heureux. Mais là aussi, ces béatitudes sont souvent bien paradoxales : ce qui est dit « heureux » ne correspond donc pas à ce qui, souvent, nous est présenté dans notre société, dans le monde, comme étant les critères mêmes du bonheur. Heureux, c'est bien le chemin du bonheur que Jésus propose à ceux qui veulent être ses disciples et en même temps nous savons bien que nous avons notre part, notre lot de difficultés, d'épreuves, parfois de découragement qui peuvent bloquer.

Pour bien comprendre l'Évangile d'aujourd'hui, il faut bien le resituer dans son contexte ; dimanche dernier, si vous vous en souvenez, nous avons eu la profession de foi de Pierre, Jésus a demandé à ses apôtres, à ses disciples, qu'est-ce qu'on disait de lui ? il a rassemblé diverses opinions et ensuite il les a interrogés eux, « *et vous que dites-vous, pour vous qui suis-je ?* ». Et Pierre au nom des autres apôtres a pu dire : tu es le Messie, le fils du Dieu vivant. Alors, pour les apôtres, cette reconnaissance de Jésus comme le Messie, le Fils du Dieu Vivant, a peut-être quelque chose d'un petit peu euphorique, voilà qu'ils suivent Jésus, un jeune maître, brillant, qui accomplit des miracles, qui pose des gestes, quelque part, ils se disent : nous avons bien fait de le suivre, on a fait le bon choix, on a trouvé le messie, donc ils sont gonflés d'espérance certes, et aussi peut-être un peu d'orgueil de savoir que voilà, ils sont disciples de Jésus, et ça n'est pas rien.

Et voilà que, patatras, Jésus annonce sa passion, sa mort et sa résurrection. Et alors nous dit l'Évangile, Pierre se mit à lui faire de vifs reproches. Oui, ce dialogue entre Jésus et Pierre est un dialogue vif, on pourrait même dire rugueux, virile, comme s'ils ne se comprenaient pas, n'étaient pas sur la même longueur d'ondes. Et Jésus réagit très vivement « *arrière Satan, tes pensées ne sont pas celles de Dieu mais celles des hommes* ». Cette phrase « arrière Satan », aussi forte et violente qu'elle puisse être, c'est la phrase qu'a utilisée le Père Hamel quand il a été agressé et tué face à son agresseur. Il lui a dit « arrière Satan ». Non pas qu'il ait dit que l'agresseur était Satan, mais à travers lui, c'est Satan qui accomplissait son œuvre. Au fond en reprenant les mêmes paroles que celles de Jésus, il veut situer la vérité des choses. Alors Pierre n'accepte que Jésus, celui dont il a dit qu'il était le messie puisse marcher vers sa mort, puisse être rejeté par les hommes, mourir sur une croix, tout cela lui semble invraisemblable, impossible, inimaginable, et donc il veut couper court à l'inquiétude en invoquant Dieu, en se disant : Dieu ne le permettra pas, ce n'est pas possible, Dieu va venir à son secours, Dieu va faire en sorte que Jésus soit reconnu comme le messie, par les autres. Les disciples sont subjugués par Jésus, et donc pour eux, imaginer que celui en qui on reconnaît qu'il est le messie puisse finir en mourant comme le dernier des malfaiteurs, ça n'est pas possible. C'est hors de leur pensée, hors de leur schéma. Peut-être nous qui le savons et qui le proclamons dimanche après dimanche, devrions peut-être en prendre davantage conscience, il y a là un élément de scandale : le fils de Dieu qui s'abaisse jusqu'à mourir pour les hommes.

Pierre y voit, lui, un scandale, presque une forme de trahison de la mission de Jésus. Comment est-ce que celui qui vient annoncer la parole de Dieu de la part des hommes peut dire en même temps qu'il va subir la passion, mourir en étant rejeté de tous et condamné? Et quand Jésus réagit aussi fortement, aussi vivement « *arrière Satan* », il veut souligner aussi qu'il y a des enjeux humains, concrets, précis dans la force de sa parole, dans ce qu'il accomplit. Jésus ne fuit pas ses responsabilités, il ne demande pas à Dieu de faire un coup de baguette magique pour échapper à son destin. Il sait les risques qu'il prend et qu'il assume. Il n'attend pas de Dieu qu'il accomplisse un tour de passe-passe. Dieu n'est pas un magicien. Il y a une grande lucidité de Jésus. Jésus est dans le concret, dans l'action. Et Dieu n'est jamais, ne doit jamais être pour nous une échappatoire à nos responsabilités. Dieu nous demande toujours d'assumer nos choix, nos comportements, nos décisions, nos engagements. Il nous demande d'assumer pleinement notre rôle, notre mission quels que soient les risques ou les difficultés. On en a un bel exemple dans la première lecture à travers le prophète Jérémie.

Jérémie est découragé. Il est découragé parce que tout ce qu'il annonce, ce sont des catastrophes, et donc évidemment, il n'est pas très populaire, on n'a pas envie de l'entendre, et quand il dit quelque chose, tout le monde se ligue contre lui. Sa mission est difficile. C'est un prophète rejeté, incompris, que l'on ne veut pas croire parce qu'il est porteur de mauvaises nouvelles. Il dit, en parlant à Dieu, « *tu m'as séduit et j'ai été séduit* », en fait la traduction est assez - douce – les termes utilisés sont plus forts, plus violents, en fait Jérémie dit à Dieu « je me suis laissé avoir, tu m'as pris, tu m'as saisi et tu as réussi » et en même temps il ajoute « *ta parole est comme un feu brûlant dans mon cœur, je m'épuisais à la maîtriser sans y réussir* ». Je crois que c'est aussi une invitation pour nous à prendre la parole de Dieu au sérieux, à ne pas l'amoindrir même quand elle nous bouscule ou nous semble dure, difficile à entendre. Nous avons toujours un peu le rêve d'un monde parfait, où nous n'aurions rien à risquer.

Jésus, lui, nous montre un autre chemin. Il y a dans l'attitude de Jésus, dans le fait qu'il sait pertinemment qu'il va vers sa mort et sa résurrection l'expression même de la logique de l'Incarnation. Encore une fois, Dieu n'est pas une échappatoire que l'on invoquerait pour se sortir d'un mauvais pas quand on ne peut pas faire autrement, Jésus ramène toujours ses disciples, ramène Pierre à avoir une spiritualité qui soit incarnée, qui soit concrète : non pas nous échapper vers Dieu, l'invoquer comme un magicien qui va réaliser, corriger quelque chose, mais faire de notre vie, comme le Christ, à la suite de Jésus une offrande, donner de nous-mêmes. Nous donner nous-mêmes comme Jésus a donné sa vie pour ses amis. Non pas demander à Dieu d'intervenir en nous extrayant de toute implication : il y a toujours cette articulation à trouver entre la prière – la prière de demande, et nous avons raison de demander à Dieu d'aider dans telle ou telle situation que nous connaissons ou autour de nous, de ce qui compte pour nous – et puis l'exercice de notre responsabilité. La prière n'est pas une fuite, elle ne résout pas tout. Mais à l'inverse, notre responsabilité ne peut s'éclairer et s'assumer sans Dieu, sans sa présence, sans sa force, sinon nous sommes un peu comme Pierre, on l'a lu il n'y a pas si longtemps que cela, qui marche vers Jésus et tout à coup se met à douter et commence à couler sur la mer. Nous savons bien que si nous n'avons pas cette proximité avec le Seigneur, alors nous risquons de couler face aux difficultés rencontrées ; et en même temps il nous faut assumer nos choix, notre vie, les risques qu'elle comporte. C'est cela je crois qui nous fait comprendre ce qu'est le paradoxe de la vie chrétienne : cette espèce de jeu de « qui perd-gagne », si « *quelqu'un veut marcher à ma suite, dit Jésus, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive, celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la trouvera. Quel avantage l'homme aura-t-il à gagner le monde entier si c'est au prix de sa vie* ». Que veut dire perdre sa vie ? ça ne veut pas dire se précipiter pour mourir martyr. Cela veut dire d'abord renoncer à soi-même. Renoncer à notre manière de vivre, à notre manière d'être pour

écouter ce que Dieu veut de nous, pour discerner quelle peut être sa volonté, la manière de la comprendre, la manière de nous donner aux autres. C'est prendre sa croix ; et quand je dis « prendre sa croix » ça veut dire aussi que la croix, on ne la choisit pas.

Les épreuves que les uns et les autres peuvent rencontrer dans leur vie, elles ne sont pas déterminées à l'avance, mais lorsqu'elles surviennent, ce qui compte c'est la manière de les vivre, la manière de les aborder, la manière de les présenter au Seigneur. Il s'agit de lutter contre le mal, contre le péché, contre tout ce qui abîme sa vie d'homme, en nous et autour de nous. Il faut accueillir la volonté de Dieu dans les joies ou dans les souffrances, dans les moments heureux et les moments difficiles, se mettre au service des autres, au service du prochain, faire de sa vie une offrande à Dieu. Sauver sa vie, non pas fuir en Dieu en abandonnant nos responsabilités, mais accepter de se donner soi-même, de donner un peu et même tout de sa vie. Comment le faire ?... dans un choix de vie, dans une orientation, dans le mariage, dans la consécration de soi, dans une réponse à un appel de Dieu. Mais on le fait aussi dans le quotidien, dans toutes les petites choses qui font la trame de nos vies et qui nous permettent de donner aux autres.

La deuxième lecture de Paul aux Romains, nous le dit très concrètement, très simplement : *présentez à Dieu votre personne toute entière en sacrifice, c'est-à-dire en offrande – ne prenez pas pour modèle le monde présent, transformez-vous et renouvelez votre façon de penser, discernez quelle est la volonté de Dieu. C'est l'application stricte de ce que nous dit Jésus dans l'Évangile. Pierre et les disciples ont du mal à envisager la passion, le mystère de la croix du Christ. Mais Jésus est toujours celui qui nous montre le chemin. Jésus donne sa vie, accomplit sa mission, assume les conséquences et nous redit la force de la vérité, réalise le salut des hommes en mourant sur la croix et en aimant jusqu'au bout. En refusant la mort de Jésus, Pierre refuse aussi – il n'en parle pas, il n'a pas fait attention à ce que Jésus a dit, a annoncé – il refuse aussi sa résurrection. Le chemin de la résurrection, le chemin de la vie en abondance passe aussi par la croix et la mort. En acceptant de donner notre vie, de sortir de tout ce qui est notre égoïsme fondamental, de tout ce qui nous replie sur nous-mêmes, alors nous marcherons sur un chemin de vie, de vie en plénitude, un chemin de bonheur que Dieu veut nous donner à chacun d'entre nous. Demandons-lui ce matin en célébrant cette eucharistie, de discerner quel peut être ce chemin du don de nous-mêmes pour que nous soyons pleinement ses disciples, et que nous sachions accueillir la vie qu'il veut pour nous.*